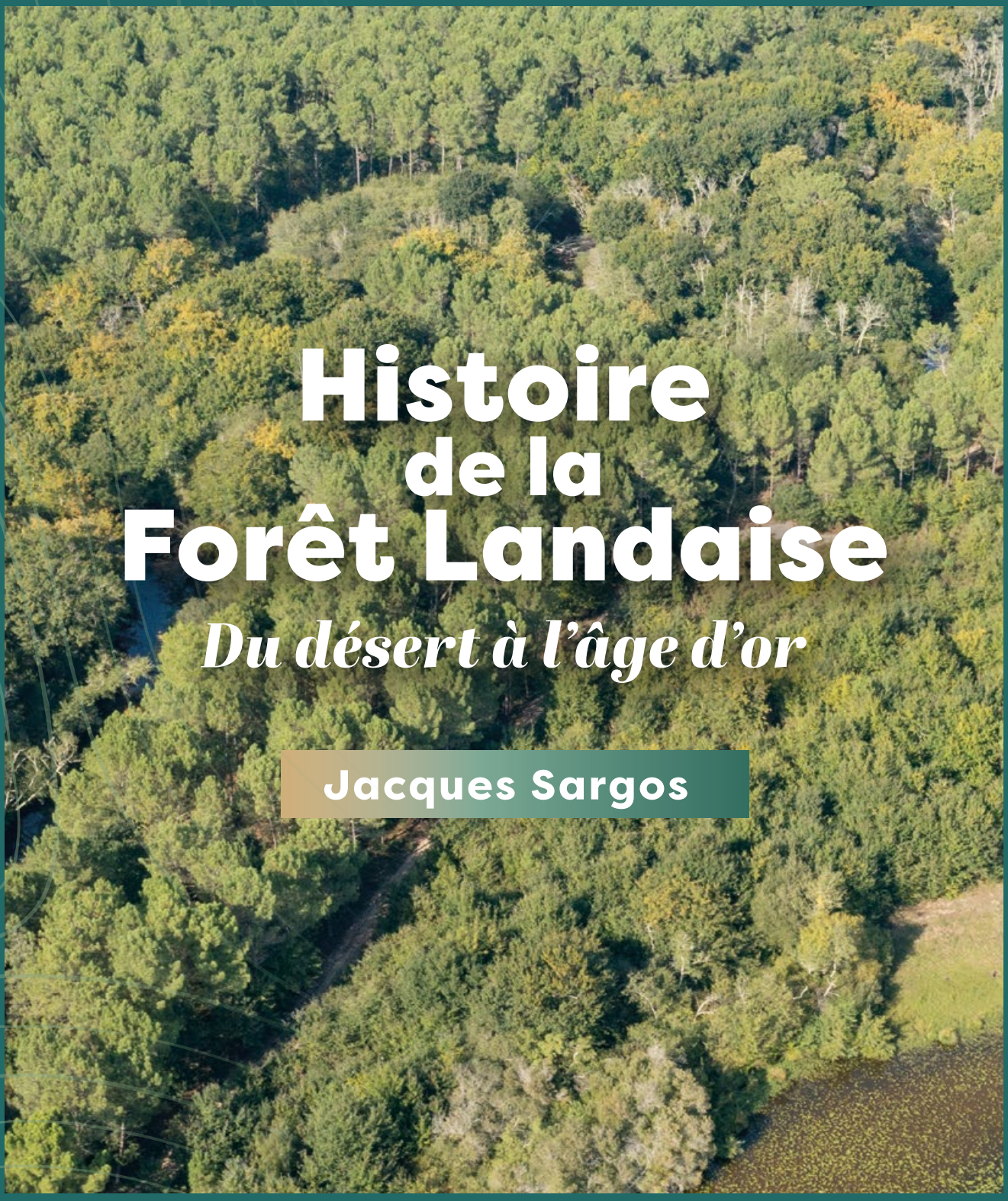
FORÊT de Gascogne
HORS-SÉRIE
NOVEMBRE 2024



Histoire de la Forêt Landaise

Du désert à l'âge d'or

Jacques Sargos

maison de la forêt
Syndicat des Sylviculteurs du Sud-Ouest

Lors de notre Assemblée Générale annuelle du 20 septembre 2024, Jacques Sargos a présenté l'histoire de la forêt des Landes de Gascogne.

Conférence en totale corrélation avec le thème de la réunion qui portait sur l'innovation au service de la forêt, du bois et des forestiers, Jacques Sargos a ainsi pu expliquer, et faire découvrir à certains, que le massif des Landes de Gascogne a été créé en s'appuyant sur une forêt de pins maritimes et de feuillus déjà existante depuis très longtemps et que la notion même d'innovation est totalement ancrée dans l'existence de cette forêt particulière.

Nous reproduisons ci-après, en intégralité, le texte de Jacques Sargos qui rappelle notamment le rôle prépondérant du « peuple landais » dans l'existence de notre massif.



Jacques Sargos

Historien et notamment l'auteur du livre « Histoire de la Forêt Landaise – Du désert à l'âge d'or », L'Horizon chimérique – 1997, dont la présente conférence a été tirée.

Napoléon disait que l'histoire est une suite de mensonges sur lesquels tout le monde est d'accord.
Il y a quand même un mensonge sur lequel je vous propose de ne pas être d'accord avec l'histoire officielle : il s'agit de l'histoire de notre forêt landaise.

Pendant plus d'un siècle, l'affaire était entendue : les Landes n'étaient qu'un vaste désert, un Sahara français poudré de sable blanc, comme l'a dit Théophile Gautier. Sables envahissants sur les dunes. Et dans l'intérieur du pays, marécages une moitié de l'année, steppe aride l'autre moitié. Le paludisme décimait une population sauvage de bergers montés sur échasses et revêtus de peaux de moutons.

Comment nous a-t-on sauvés, nous pauvres primitifs ? Deux bons génies, deux ingénieurs sont venus et, avec l'aide de l'Etat, ils ont vaincu notre misère.

L'ingénieur Brémontier, au début du XIXe siècle, aurait eu l'idée de planter des pins sur les dunes et a fixé leurs sables en les boisant.

L'ingénieur Chambrelent, sous le Second Empire, aurait trouvé le moyen d'assainir les landes en creusant des fossés – des « crastes » en langage du pays – et il aurait convaincu le gouvernement de faire voter une loi, la loi de 1857, qui a obligé les communes à assainir et ensemencer leurs vastes landes communales, auparavant réservées au parcours des troupeaux.

Brémontier est le premier dont l'étoile a terni. Les professeurs de lettres connaissaient déjà la correspondance entre Ausone et Paulin, au IVe siècle de notre ère, dans laquelle sont mentionnés les « piceos Boios » qui extrayaient la poix des forêts littorales. Les juristes connaissaient déjà les procès qui se sont succédé depuis le Moyen Age dans la forêt de La Teste entre ayant pins et non ayant pins. Cette « montagne » de La Teste était la plus célèbre des vieilles dunes boisées qui, sur tout le littoral landais, ont offert les premiers sites d'exploitation de la résine.

Rappelons qu'il y avait aussi des forêts naturelles sur le rebord des vallées, le long des rares cours d'eau qui traversaient le plateau landais, comme la Leyre et le Ciron. Depuis des siècles, ces forêts approvisionnaient en produits résineux les marchés urbains de la province : Dax, La Teste, Bordeaux, etc.

Brémontier, s'il n'a pas été un précurseur, a joué un véritable rôle politique et administratif

Les dunes ont-elles autant avancé qu'on l'a dit ? Brémontier prédisait que leurs sables allaient recouvrir Bordeaux jusqu'en haut de la flèche Saint-Michel. Toujours est-il que les Landais connaissaient avant lui les procédés pour les fixer. Les frères Desbiey dans le Born, Pierre Peyjehan et le captal de Buch à La Teste, ont théorisé avant lui le boisement des dunes. Mais il est vrai que Brémontier a suscité et dirigé l'action de l'Etat pour boiser les dunes du littoral landais au cours de la première moitié du XIXe siècle. S'il n'a pas été un précurseur, il a joué un véritable rôle politique et administratif.

Avec Chambrelent, nous avons affaire à un authentique imposteur. Moitié opportuniste, moitié mythomane, cet ingénieur a usurpé le mérite qui revenait à l'ensemble du corps des Ponts et Chaussées des Landes et de la Gironde sous le Second Empire. Ce sont ces ingénieurs, à commencer par le Landais Henri Crouzet, qui ont analysé la géologie landaise, drainé les grandes

landes, asséché les lagunes, construit des routes.

Chambrelent a aussi usurpé la gloire qui aurait dû revenir à un empereur. Nous pouvons dire aujourd'hui que ce que l'on a appelé « la régénération des Landes » est largement le fait des décisions prises par Napoléon III. Le neveu de Bonaparte s'est personnellement impliqué dans la transformation des Landes. Au point de constituer lui-même, sur sa cassette personnelle, un domaine modèle qui a été aménagé dans les landes voisines de Sabres par Henri Crouzet : le domaine impérial de Solférino.

Mais après la défaite calamiteuse de Sedan et la révolution de septembre 1870, le Second Empire s'est effondré. Comme le bonapartisme constituait encore une menace, pas question pour la Troisième République de rendre hommage au tyran déchu. Son nom même a été un tabou pendant plus d'un siècle ! La statue de Napoléon III étant tombée de son socle, le socle restait vide pour ce qui est de l'œuvre landaise. Il fallait donc lui trouver un remplaçant, un nouveau bienfaiteur des Landes à honorer dans les écoles. Un bon républicain de préférence. Chambrelent s'est généreusement proposé. On lui a confié le soin d'écrire l'histoire de la nouvelle forêt lors de l'Exposition universelle de 1878. Et il l'a écrite – ou plutôt réécrite – à son avantage exclusif !

Parmi les nombreux promoteurs de la transformation des Landes sous le Second Empire, il en est un qu'il serait injuste d'oublier : Emile Pereire. Dès le début des années 1850, sa Compagnie du Midi a construit le chemin de fer de Bordeaux à Bayonne. En désenclavant les Grandes Landes, en les ouvrant au commerce, en complétant la voie ferrée par un réseau de routes agricoles, ce chemin de fer a été le véritable instrument de la métamorphose des Landes. Il a permis à la province de s'inscrire dans la révolution industrielle et d'en profiter pleinement en exportant ses poteaux de mine, ses traverses de chemin de fer, ses poteaux télégraphiques. Par ailleurs, Emile Pereire a investi personnellement dans la constitution d'un vaste domaine financier. Et surtout il a inventé le tourisme moderne en créant la ville d'Hiver d'Arcachon, reliée à la voie ferrée. Cette cité-jardin sous les pins a commencé à changer l'image des Landes, hier foyer de malaria, maintenant synonyme d'air pur et de senteurs balsamiques.

L'ingénieur-conseil de la Compagnie du Midi et des domaines Pereire s'appelait encore… Henri Crouzet ! C'est en recueillant les papiers d'Henri Crouzet auprès de son petit-fils, propriétaire du vieux



Changer l'image des Landes, hier foyer de malaria, maintenant synonyme d'air pur et de senteurs balsamiques

manoir familial de Mauléon à Lit-et-Mixe, que mon grand-père Roger Sargos a eu l'idée d'entreprendre une recherche sur les origines de la forêt landaise. Il a voulu réparer une double injustice.

Injustice d'abord envers les véritables pionniers de la transformation des Landes : Henri Crouzet, Emile Pereire, Napoléon III ; avant eux les frères Desbiey, etc.

Injustice ensuite envers un peuple entier. En effet, l'action autoritaire du Second Empire, - trop autoritaire même, mais c'est une autre histoire -, n'a pas créé le massif landais : elle l'a seulement généralisé. Il faut rappeler que la loi de 1857 ne portait que sur les landes communales, qui ne représentaient pas la majorité du territoire.

En réalité, une importante forêt de pins existait avant le Second Empire, représentant au moins le cinquième de la forêt actuelle. Et cette forêt, stimulée par la révolution industrielle, par la consommation en bois ou charbon de bois des forges landaises, des bateaux à vapeur, des villes en plein développement, cette forêt ne cessait de s'étendre au détriment de la lande.

De plus, elle ne demandait qu'à s'étendre. J'ai démontré ailleurs que les vrais problèmes des Landes n'étaient pas de savoir comment les drainer et comment les cultiver. Tout le monde le savait dans la région : des fossés et des pins !

Non, les vrais problèmes étaient d'une part de transporter les produits forestiers venant des régions les plus enclavées. On a d'abord conçu d'ambitieux projets de canaux, dès le XVIIIe siècle, mais la solution est venue du chemin de fer.



Le problème le plus épineux, d'autre part, était d'ordre juridique. A qui appartenaient les landes ? Qui pouvait en disposer ? Les landes communales étaient soumises à des droits d'usage, des droits de parcours pour les troupeaux, au profit des communautés paysannes qui en avaient besoin pour leur survie. Les anciennes et immenses landes seigneuriales, dont beaucoup ont été récupérées par les descendants des seigneurs après la Révolution, notamment en Gironde et dans le Lot-et-Garonne, étaient également soumises à des droits d'usage. Dès le XVIIIe siècle, des hauts fonctionnaires, des spéculateurs ont pensé de loin que les Landes étaient des terres vacantes à coloniser, des déserts où n'existait ni la propriété ni la religion. En fait, cette province était régie par le droit. Et des arpents de désert ont pu engendrer de longs procès, voire des luttes féroces entre aménageurs et communautés pastorales. Car l'élevage des moutons, qui apportaient le fumier, était indispensable aux cultures de subsistance.

Longtemps le désert a caché la forêt. Il existait une société rurale dans les Landes, qui ne se limitait pas aux bergers sur échasses. Ces bergers, s'ils ont été l'élément le plus symbolique de la société landaise, n'en étaient cependant que le prolétariat. Depuis le XVIe siècle au moins, cette société a fait progresser la forêt de pins au détriment de la lande, car c'était le meilleur moyen de s'enrichir et de sortir d'une économie de survie. A l'origine de la forêt, Roger Sargos a évoqué les « paysans-propriétaires landais ». En réalité, les seigneurs et la bourgeoisie locale ont aussi joué un grand rôle.

Une importante forêt de pins existait avant le Second Empire, représentant au moins le cinquième de la forêt actuelle.

Quand a-t-on commencé à défricher des landes pour y semer des pins ? Quand les forêts naturelles n'ont-elles plus suffi à alimenter la demande des marchés et des ports comme Bordeaux ou Bayonne qui exportaient en masse les produits résineux ? Parmi ces produits, rappelons que certains comme le brai gras ou le goudron étaient nécessaires à calfater les bateaux, à enduire les cordages, d'où l'importance stratégique de ce que l'on appelait des « munitions navales ». Au passage, précisons que la forêt landaise est née d'une mondialisation qui ne date pas du XXe siècle. Quand survenait une guerre, le Gouvernement suspendait l'exportation des produits landais, afin de ne pas alimenter la marine ennemie. Et dès lors, dans des pays comme le Marensin, c'était la famine, car déjà l'on échangeait des produits forestiers contre des grains.

Mes recherches m'ont amené à situer la naissance d'une forêt cultivée, créée par la main de l'homme, beaucoup plus tôt que ce que l'on pensait jusqu'à présent. C'est-à-dire vers la fin de ce que l'on nomme arbitrairement « le Moyen Age ».

En 1514, le Parlement de Bordeaux a approuvé les « Coutumes générales et particulières de la Ville et Prévosté d'Acqs », régissant une bonne partie des Landes méridionales. Dans cette province vouée à l'élevage, la coutume consacre plusieurs articles au pâturage et aux dommages du bétail. Dans les baronnies de Brassenx, de Sabres, de Pissos, de Labouheyre ou du Marensin, il est stipulé que

« chacun peut garder son héritage clos ou non clos ». Un certain individualisme prévaut donc sur les droits de la communauté. Mais il y a plus précis : « *Si en aubarèdes, taillis et jeunes pinhadars, le bestail du voisin y est trouvé : le seigneur du bétail paye le dommage au seigneur de l'héritage.* »

Voici donc cité au début du XVIe siècle le terme de « pignadar », qui est le nom ancien par lequel on désignait des forêts de pins, donc déjà des forêts spécialisées. Mais il y a mieux : la coutume parle de « jeunes pinhadars ». A une époque où l'on ne procédait pas à des coupes et des régénérations régulières, comme de nos jours, les « jeunes pinhadars » ne peuvent désigner que des forêts nouvellement créées. Et ces forêts ne pouvaient survivre que si on les défendait des déprédations du bétail, aussi dangereux pour leur survie que les incendies. De toute évidence, la coutume d'Acqs protège l'extension des cultures forestières. La sylviculture vient donc de naître dans les Landes !

Bien des raisons expliquent que cette sylviculture soit apparue dans le sud des Landes, et particulièrement dans le Marensin. Un régime juridique favorable, tout d'abord, qui permettait une appropriation assez libre des landes vacantes (la perprise). Puis la proximité du port de Bayonne. N'oublions pas que jusqu'à la fin du XVIe siècle, l'embouchure de l'Adour a été vagabonde et que le fleuve est allé jusqu'à Capbreton et Vieux Boucau. Ce qui faisait un canal naturel pour porter les produits forestiers jusqu'à Bayonne. Proche du Marensin et situé sur l'Adour, Dax a aussi été un actif port fluvial. Enfin Bayonne commerçait avec l'Espagne, qui était au XVIe siècle la plus grande puissance maritime et coloniale d'Europe. L'empire espagnol a vraisemblablement été un client décisif pour l'expansion de la forêt en Marensin.

Une sylviculture apparue dans le sud des Landes, et particulièrement dans le Marensin

Tout cela fait que le Marensin, dès le XVIIIe siècle, a presque achevé sa reconversion forestière. Un événement tragique en témoigne. En 1755, un terrible incendie, parti de Saint-Michel, ravagea toutes les forêts jusqu'à Onesse. Les destructions se montaient à environ 40 000 hectares ! L'intendant



© Félix Arnaudin - Musée d'Aquitaine

d'Etigny fut obligé d'intervenir pour soulager la population menacée par la disette et éviter la désertification des paroisses. Sa correspondance nous renseigne sur l'ampleur prise très tôt par la forêt dans le Marensin.

La culture forestière a gagné le Bordelais dès le début du XVIIe siècle. Les landes girondines étaient sous l'emprise des seigneurs, dont les propriétés étaient immenses, et c'est souvent à leur initiative que des pins ont été semés, en partenariat avec les tenanciers des seigneuries. Dans la région du Ciron, le sire de Vicose, proche d'Henri IV, voulut implanter des pignadars comme il en avait vu en Marensin. Ses tenanciers se révoltèrent et détruisirent les semis qui envahissaient leurs pâturages. Finalement un accord intervint, par lequel le seigneur laissa à ses tenanciers le soin d'ensemencer eux-mêmes leurs vacants. Ainsi se développa très tôt le massif du Ciron, où fit fortune la famille de François Mauriac !

Parlons aussi de la seigneurie de Belin, qui fut achetée par les Pontac. Ce nom est familier aux amateurs de vin, puisque les Pontac étaient



Source : Bibliothèque Nationale

seigneurs de Haut-Brion. On les considère comme les inventeurs des grands vins du Bordelais. Dès les années 1640, les Pontac « baillent à fief », c'est-à-dire concèdent des landes à leurs tenanciers, afin que ceux-ci y sèment de la graine de pin, mais aussi entretiennent à leurs frais les nouvelles forêts en bons pères de famille et même y créent des pare-feux. Bien sûr les Pontac récupèreront une partie du produit sans rien avoir dépensé !

De par l'action des seigneurs du Bordelais, il y a donc un parallèle au XVII[e] siècle entre le développement de la forêt et celui de la vigne. D'autant que les échalas, à l'époque, ne sont pas de l'acacia, mais des pins d'éclaircie, de même que les lattes servant à palisser la vigne, et il s'en fait un gros marché à Bordeaux.

La culture forestière a gagné le Bordelais dès le début du XVII[e] siècle

La révolution viticole du Bordelais, de même que les besoins de la grande ville en toutes sortes de bois, pour le chauffage ou la construction, vont entraîner une précoce révolution sylvicole. Dans le Sud ou les Grandes Landes, le gemmage demeurait l'activité dominante. On semait à la volée, on laissait des éclaircies pour les troupeaux, et on ne coupait les arbres que quand ils devenaient trop vieux pour produire de la résine. D'ailleurs pour beaucoup le pin était un arbre fruitier, à l'image des orangers ou des oliviers.

Or, dans les environs de Bordeaux, c'est une culture orientée vers la production de bois qui va se développer dès le XVIII[e] siècle. Pour maximiser les premières éclaircies destinées à la vigne, on sème la graine en ligne dans des sillons parallèles. Parfois l'on coupe tout un peuplement avant trente ans, afin de faire des bûches ou des planches. Cette culture sera bientôt théorisée, rationalisée, ses rendements bien calculés, dans de véritables manuels de sylviculture qui se multiplient entre la fin du XVIII[e] siècle et la première moitié du XIX[e]. En 1755, le grand agronome Duhamel du Monceau décrit avec précision la sylviculture du pin maritime dans son Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France. Il est informé par Jean-Baptiste de Caupos, seigneur de Biscarrosse et grand propriétaire.

On détient déjà, autour de 1800, les connaissances et les pratiques nécessaires pour drainer des landes humides, puis créer, cultiver, rationaliser des forêts de pins maritimes. Citons encore Duhamel du Monceau en 1755 : « *Les futaies de pins sont bien plus avantageuses aux propriétaires que celles de chênes… Il est surprenant que les propriétaires de grandes plaines de sables qui ne produisent que de mauvaises bruyères ne pensent pas à y planter des forêts de jeunes pins, qui n'exigent presque aucune dépense. Un père de famille ne pourrait rien faire de plus avantageux pour sa famille.* »

Il y a mieux. Non seulement la sylviculture landaise a déjà atteint, sous le Premier Empire, un sommet de technique et de rationalité. Mais déjà cherche-t-on à la diversifier et on se met en quête d'autres solutions que le bon vieux Pinus pinaster. On voit fleurir les sociétés d'agriculture, les sociétés linéennes, les échanges savants. Des domaines





© Archives des familles Crouzet, Cardenau et Ardilouze

modèles se créent, où l'on essaie d'implanter d'innombrables essences d'arbres venues du monde entier. Au Haillan, c'est le pépiniériste Toussaint Catros qui mène ses expérimentations dans un domaine de cent hectares. Au Pian-Médoc, c'est un Monsieur Ivoy qui aménage à grands frais, sur 300 hectares, le parc de Geneste. Aux arbres les plus exotiques, liquidambars, tulipiers, magnolias,

Sous le Premier Empire, on se met en quête d'autres solutions que le bon vieux Pinus pinaster

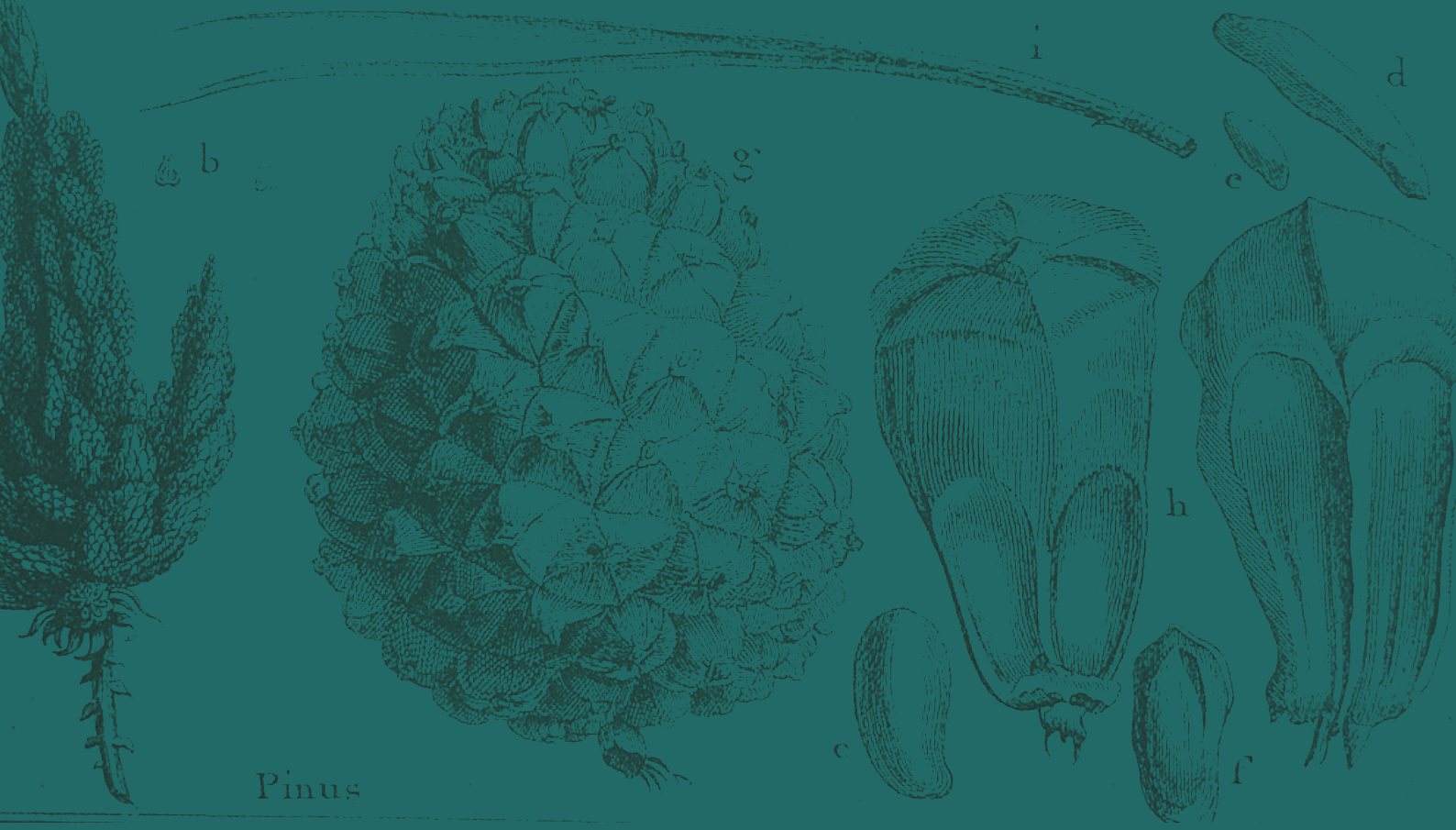
il joint 17 variétés de chênes d'Amérique, et fait venir des pins d'Ecosse, de Corse, de Calabre, de Russie, avec une prédilection pour les pins de Riga… Dans ces jardins d'Eden, créés sur le sable landais, s'épanouit un âge d'or de la sylviculture.

Mais l'heure tourne et il est temps que je vous dévoile le nom du premier sylviculteur landais identifié (sachant que nos premiers sylviculteurs resteront à jamais anonymes). Dans les années 1530, François Ier voulut aménager les jardins de son château de Fontainebleau dans un goût italien. Ayant eu l'occasion de passer par les Landes, il avait admiré les pins que l'on cultivait au-dessus de Bayonne. Il décida donc de créer un « Jardin des pins », en bordure d'une grotte artificielle décorée par Primatice que l'on appelle toujours la « Grotte des pins ». Une quittance de 1536 mentionne ainsi qu'une somme a été payée « à un nommé Jean de Mauléon et deux autres de ses compagnons laboureurs gascons… (sur ce qui leur est dû d'être venus) du pays de Gascogne et apporter audict Fontainebleau des graines de pins et iceux semer au dict Fontainebleau ». C'est donc des pins landais que Ronsard put célébrer vingt ans plus tard en chantant « leur cime de vert peinte », et c'est des Gascons des Landes qui sont venus porter leurs graines et leur savoir-faire à Fontainebleau, chez le roi lui-même !

Jean de Mauléon. Le nom ne vous dit rien ? Il était le seigneur de la maison noble de Mauléon à Lit, et le domaine, vendu à la criée en 1655, possédait au moins 200 journaux de pin, soit une soixantaine d'hectares.

La forêt Landaise est l'œuvre collective d'un peuple

Or, par une extraordinaire coïncidence, c'est devant le château de Mauléon, demeure d'Henri Crouzet, que Roger Sargos, avec l'aide de votre syndicat, tint à faire édifier en 1957 un monument « aux pionniers régénérateurs des Landes », à l'occasion du centenaire de la loi de 1857. Jean de Mauléon était alors inconnu. Sa redécouverte est pourtant la plus belle preuve que la forêt landaise est bien la création des Landais eux-mêmes. Elle est l'œuvre collective d'un peuple et plonge ses racines dans la nuit des siècles.



Maison de la Forêt

Syndicat des Sylviculteurs du Sud-Ouest

6 parvis des Chartrons - CS 92106
33075 BORDEAUX CEDEX
ssso@maisondelaforet.fr